

DIVANIS

MÉLANIE GEORGIADES

AUTOBIOGRAPHIE


DON QUICHOTTE

Extrait de la publication

Diam's, autobiographie

Mélanie Georgiades

Diam's,
autobiographie

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-116-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

10 juillet 2012, plume à la main, me voilà sur le point d'achever mon autobiographie.

En l'écrivant et, donc, en me replongeant dans ma vie, je me rends compte qu'elle a été une aventure hors du commun, tant ce qui m'a liée à mon public était fort.

Quoi que l'on ait dit de moi, et même lorsqu'on m'a traînée dans la boue, des milliers de personnes n'ont jamais cessé de m'aimer et de me témoigner leur soutien. Mon public était ce que j'avais de plus cher. Sur scène, à travers mes textes, je passais des messages, je me livrais.

J'ai toujours considéré cette foule comme une addition de cœurs, des êtres à part entière avec qui j'aimais partager, et non comme un simple miroir dans lequel j'aurais pu m'admirer.

Nous étions si proches, si proches...

Puis, un jour, je me suis tue, et je suis partie sans dire au revoir.

Ce n'était pas du dédain, croyez-moi, ce n'était pas non plus de l'arrogance ni de l'ingratitude, mais j'avais tellement de choses à dire qu'il m'aurait fallu bien plus de cinq minutes sur scène ou d'une simple vidéo postée sur Internet.

C'était tellement long à expliquer, mais pourtant si beau à partager, si merveilleux à raconter.

Pendant des années, les gens m'ont vue courir, décrocher des trophées et devenir célèbre, mais ils n'ont vu de moi qu'une enveloppe derrière laquelle se cachait un cœur meurtri.

J'ai longtemps couru sans me questionner sur le but que je visais, mais cette course haletante, trépidante m'a finalement usée et déçue.

Ce livre, je l'ai voulu sincère et honnête envers celles et ceux qui aimaient ces qualités dans mes textes. Il est aussi l'ultime moyen de rétablir des vérités, mes vérités, car, depuis trois ans, j'écoute...

On a dit de moi que je me suis transformée et je pense au plus profond de mon cœur que c'est faux, en tout cas ce n'est pas là ma réalité.

Toute ma vie a été une école, j'y ai appris qui je suis et qui je ne suis pas, ce que sont les autres, ce qu'ils ne sont pas. Qu'ils peuvent être des amis mais pas des refuges, qu'ils peuvent donner la main mais pas décider à ta place.

À cette école, j'ai aussi compris qu'il n'est pas bon d'être une idole et que, plaquée sur des murs, enfermée dans des images, j'ai manqué d'étouffer.

On a dit de moi que j'ai renié celle que j'étais. L'âme humaine est plus complexe et plus profonde que cela. Je dirais plutôt que je me suis cherchée, que je me suis découverte, que j'ai appris à m'aimer et qu'aujourd'hui, je suis en paix.

On a dit de moi que, perdue, je me suis réfugiée dans la religion. Dans cette parole, j'ai ressenti comme du mépris face à celui qui sombre, puis trouve sa voie. Parfois, toucher le fond donne beaucoup d'ardeur à vivre, à aimer, à donner, à méditer et surtout à choisir de ne plus être un consommateur de la vie mais un cultivateur du bonheur.

Il y a deux ans, je suis descendue de l'estrade et j'ai repris ma place auprès du peuple. J'aimerais lui

dire que personne n'a le droit d'être au-dessus des autres pour vendre du rêve, un rêve qui ne changera jamais la vie de l'affamé ou du jeune qui erre dans cette société sans savoir où il va. Un rêve qui ne changera jamais la vie du père de famille qui galère à la fin de chaque mois ou d'une mère détruite à petit feu par son travail à la chaîne, et qui préférerait peut-être rester chez elle, auprès de ses enfants.

En lisant ces pages, vous découvrirez que ce qui m'a touchée a également touché des millions de gens et que l'étrange n'est pas celui qui met un genou à terre et qui se relève, non, l'étrange, c'est celui qui tombe sans chercher à comprendre pourquoi.

Je veux vous emmener sur les routes sinueuses que j'ai foulées, dans mes voyages au bout du monde, mais aussi dans ce voyage au fond de mon cœur, pour que vous compreniez ce qui m'a émue, ce qui m'a bouleversée, et qui m'a fait renaître.

Non pas que ma vie soit plus intéressante que celle des autres, mais si j'ai là une occasion de partager un moment d'intimité avec ceux qui m'ont aimée, avec ceux qui m'aiment encore, alors je ne veux pas la rater. Dans mon silence, je n'ai jamais cessé de penser à vous et d'espérer vous retrouver. Et si ce livre peut vous faire entrer dans ma vie comme vous entreriez chez moi, alors...

Soyez les bienvenus.

I

Je suis née le 25 juillet 1980 à Chypre, dans la ville de Nicosie. Si je n'ai pas vu le jour en France, pays où je vis, c'est tout simplement parce que ma mère s'est mariée avec un homme d'origine chypriote, et très fier de l'être : mon père !

Au cœur de ce joli mélange de cultures, autant vous dire que les conflits ont débuté dès ma naissance. Déjà, le choix de mon prénom a été l'objet d'un grand débat : ma mère voulait m'appeler Mélanie, en référence à une chanteuse qu'elle admirait dans les années soixante-dix, alors que mon père, dans la plus grande des traditions, avait choisi le prénom de sa maman : Avgusta. Ma mère, l'air de rien, avait un caractère bien trempé. Elle est donc entrée en rébellion contre toute la famille et les a menacés de m'appeler « France » s'ils s'obstinaient à vouloir me donner un prénom connoté grec ! « France » n'a pas dû leur plaire, car ils ont fini par abdiquer. À eux le nom de famille, à elle le prénom, le ton était donné ! Mon père était un Méditerranéen, avec tout ce que ça implique, et ma mère, née à Roubaix, aurait très bien pu se trouver au premier rang des manifestations féministes de sa génération... Je crois que leur seul point commun avait été d'être tous deux nés dans les années cinquante. Pour le reste, je ne comprends toujours pas pourquoi ils se sont dits oui en Angleterre,

et plus précisément à Londres, le 12 octobre 1973. Sur le papier, cela semble assez improbable, c'est à se demander ce que faisaient une Française de vingt-trois ans et un Chypriote de vingt-quatre ans chez les *British* à cette période !

Tout devient clair lorsque l'on sait qu'à Chypre, dans les années soixante-dix, la plupart des jeunes allaient faire leurs études à l'étranger, faute d'université dans leur pays. Ma mère était dingue des Beatles et de tout ce qui concernait l'Angleterre : son diplôme de tourisme en poche, elle a sauté dans le premier bateau pour se rendre à Londres. Elle rêvait d'y trouver un job pour pouvoir y vivre. Je ne connais pas l'histoire de sa rencontre avec mon père dans le détail ; tout ce que je sais, c'est que d'emblée elle a voulu se marier avec lui ! Très peu de temps après s'être rencontrés, sans même la présence de leurs parents ni de leurs proches, ils se sont unis officiellement et le sont restés près de douze ans. Le mariage précipité a été un choc pour les deux familles qui ne le voyaient pas d'un bon œil... Aujourd'hui, tout le monde en parle en souriant mais, sur le coup, l'événement était difficilement acceptable. Heureusement, mes grands-parents maternels sont des êtres merveilleux et ouverts, ils ont accueilli mon père avec amour et beaucoup de rires aussi, puisque leur gendre ne comprenait pas un mot de français avant de rencontrer ma mère ! Mes parents avaient l'habitude de se parler en anglais. Le souci, c'est que ma grand-mère, elle, ne connaissait que le français ou le ch'ti ! Je n'ose même pas imaginer les sketches que cela devait être à la maison. Même difficulté pour ma mère, lorsqu'elle s'est rendue à Chypre : ma grand-mère paternelle ne parlait que le grec ! Tout ce petit monde a dû s'adapter et, aujourd'hui, disons que chacun connaît un peu de la langue de l'autre mais dans des proportions limitées. Pour l'anecdote,

ma grand-mère grecque et moi, cela fait trente ans que l'on communique des heures durant sans que je ne comprenne *rien* à ce qu'elle me raconte... C'est aussi ça, l'amour !

Après quelque temps passés en Angleterre, mon père a demandé à ma mère de le suivre à Chypre. Là-bas, tout ne s'est pas déroulé comme prévu, car elle a eu du mal à s'adapter aux us et coutumes de sa nouvelle famille. Ma mère rêvait de liberté, de faire carrière, de voyager, ce qui n'était pas courant chez les femmes chypriotes. Elle a donc été ravie lorsque mon père, en 1974, s'est fait muter à Oman, dans le sud, en plein désert, pour exercer le métier de métreur dans la construction de routes. Ma mère, elle, a trouvé du travail comme secrétaire médicale dans l'hôpital qui pouvait accueillir au besoin les trois mille personnes venues travailler sur cet énorme chantier. Ils y sont restés neuf mois, jusqu'à la mutation de mon père dans les Émirats. En 1977, de retour à Chypre, mon père et ma mère travailleraient pour une société de réassurance, établie à Beyrouth.

Lorsque ma mère parle du Liban aujourd'hui, c'est toujours avec les yeux qui brillent. Elle a tellement aimé y vivre, y exercer son métier. Leur appartement se situait dans un quartier appelé Achrafieh et, deux ans durant, ils y ont vécu heureux.

Entre-temps, la guerre avait éclaté à Chypre. D'après ce que je sais, à l'été 1974, en réponse au coup d'État organisé par les Grecs contre le président chypriote, l'armée turque a envahi le pays pour, disait-elle, protéger militairement les minorités sur place. Si le coup d'État grec a échoué au bout de quelques jours, les Turcs n'en ont pas moins continué d'occuper plus d'un tiers du territoire chypriote, coupant ainsi l'île en deux parties. Assez mal organisée, il est vrai, et éparpillée ici et là, la résistance

a commencé à se manifester et les hommes de ma famille, comme tant d'autres, sont partis combattre. Mon père, alors à l'étranger, n'a pas participé à la guerre.

Aujourd'hui, les Turcs sont toujours présents à Chypre, et c'est un sujet délicat à aborder lorsque je suis avec mes proches. Je n'ai jamais connu mon pays en paix. J'ai toujours connu cette fameuse « ligne verte » tracée par l'Onu, symbole espéré d'une conciliation, mais qui en réalité divise le pays. Au nord les Turcs, au sud les Grecs, alors que jusque-là peu importaient leurs origines, tous se sentaient chypriotes. Je n'ai jamais su qui avait été le premier fautif mais, quoi qu'il en soit, jamais plus ma grand-mère, ni mes tantes, ni mes cousins n'ont pu remettre le pied de l'autre côté de la ligne verte. Quels que soient les biens qu'ils y possédaient, ou même s'ils y vivaient depuis longtemps, dès lors qu'ils étaient d'origine grecque, les Chypriotes devaient tout abandonner sur place et s'exiler au sud de la ligne.

J'ai toujours suivi de près les négociations de réconciliation, et c'est loin d'être gagné. À noter tout de même que, à ma naissance, personne ne pouvait se rendre sur le territoire de l'autre ; or, depuis quelques années, sur présentation d'une pièce d'identité et pour une période limitée, chacun peut franchir la ligne et accéder de l'autre côté. Jamais les Chypriotes de ma famille n'ont accepté de se plier à cette loi et pas une seule fois je n'ai pu prendre ma part dans leurs discussions sur cette guerre, car le sujet est trop épineux. Aujourd'hui, après la chute du mur de Berlin, Nicosie, ma ville natale, reste la dernière capitale divisée d'Europe.

Pendant ce temps, mes parents vivaient donc au Liban... Ma mère aimait Beyrouth, il y faisait bon vivre, son travail et ses collègues lui plaisaient énormément.

Elle, qui s'était éprise de ce pays et de cette ville aux multiples cultures, s'est retrouvée à son tour sous les bombardements de la guerre civile. À croire que la guerre était partout... Cette fois, les Syriens et les milices chrétiennes du pays se déchiraient. L'immeuble et plus précisément l'appartement de ma mère était mitoyen des locaux de la radio des Kataëb, ces miliciens formés entre autres par Pierre Gemayel, leader politique libanais et fondateur du parti du même nom. C'est dire qu'au même moment, alors que la ville vibrait sous les violences de la guérilla, ma mère ne se trouvait qu'à quelques centimètres des rafales et des bombardements dont cette milice était la cible. Sous les attaques incessantes, tous les habitants ont dû se réfugier dans les caves des immeubles, devenues des abris contre les obus qui tombaient par milliers à l'heure et qui ont détruit l'appartement de ma mère. Après deux semaines passées dans ce bunker, un cessez-le-feu a été décrété durant deux heures. C'est à cette occasion que mes parents ont croisé des journalistes français venus tourner un reportage ; ces derniers les ont emmenés avec eux pour franchir facilement les lignes syriennes, leur voiture étant précédée d'une ambulance. Arrivés à Beyrouth-Ouest, passeports en main, billets d'avion réglés par le P.-D.G. de leur société, ils sont rentrés à Chypre.

Les obus n'ont pas seulement détruit l'appartement, ils ont aussi effacé toutes les traces de son passé. Ses albums photos souvenirs se sont consumés, seules restent dans nos mémoires les histoires qu'elle me raconte de temps en temps.

Ma mère est toujours éperdument éprise du Moyen-Orient, de ses vastes étendues, de ses déserts, de sa culture et de ses gens parfois si simples, qui placent la richesse du cœur avant la richesse matérielle.

Si je prends le temps de raconter l'histoire de mes parents, c'est qu'elle fait partie de la mienne ; avec

ce genre d'aventures, je ne pouvais pas me fermer aux autres... Ma mère est si ouverte, curieuse, tolérante, véritable citoyenne du monde, elle a toujours éprouvé le besoin de partir, de voyager, et d'aller à la rencontre des gens. Un jour, j'ai osé lui dire : « En fait, tu ne te sens bien nulle part... » Du tac au tac, elle m'a répondu : « Ah non, Mélanie, au contraire, je me sens bien partout ! »

Ça, c'est ma mère dans toute sa splendeur. Cette femme, je l'aime comme je n'ai jamais aimé personne. Je l'ai même tellement aimée que, pendant vingt-huit ans, je n'ai jamais su le lui dire – mais j'y reviendrai.

Après ces mésaventures libanaises et leur périple dans le monde oriental, ma mère et mon père sont retournés vivre à Chypre. Quelque temps plus tard, en 1980, ma mère m'a mise au monde, à l'âge de trente ans. Je ne me rappelle pas ma vie là-bas, à cause de sa brièveté, car ils ont décidé de s'installer en France dès 1982. De ma petite enfance à Chypre, je n'ai pour souvenirs que les quelques photos qu'a conservées ma mère. On m'y voit proche de ma famille, auprès de mes tantes, de ma grand-mère et de ma cousine que je considérais comme ma sœur. Malgré la distance, j'ai toujours eu dans le cœur un grand attachement à mes racines chypriotes et à ma famille.

En 1982, mon père a été muté à Paris, ma mère a trouvé un job de secrétaire de direction, tous deux vivaient confortablement. Nous habitions un grand et bel appartement en face du Champs-de-Mars. Me restent quelques souvenirs de nos sorties au parc, tout comme de l'ambiance à la maison qui n'était pas au beau fixe. Mes parents se déchiraient souvent, jusqu'au jour où mon père est parti.

Je le vois sur le pas de la porte, costume cravate et

attaché-case à la main, qui me dit au revoir. Je sais que ce n'était pas le jour où il allait définitivement quitter le foyer, mais aujourd'hui encore je garde en tête cette image comme celle de son départ. Je n'ai pas le souvenir d'une grande complicité entre mon père et moi, même si, comme toutes les petites filles, j'aimais mon papa ; j'ai beaucoup souffert qu'il s'en aille. De ce jour-là, ma mère a toujours assumé seule, et je lui en serai à jamais reconnaissante.

Le divorce de mes parents n'a pas été un traumatisme ; j'étais jeune et, durant des années, entre l'âge de quatre et dix ans, j'allais régulièrement voir mon père pendant les vacances scolaires, en Grèce, à Athènes, là où il vivait. Je passais la plupart du temps sur la plage. En général, toute la famille se réunissait, mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines, nous étions heureux de nous retrouver. Je baragouinais quelques mots d'anglais avec eux, mais il est vrai que la communication n'était pas facile. Cela dit, j'étais petite et, tant que l'on s'amusait, on se fichait de ne pas se comprendre ! Mon père travaillait sans relâche, si bien qu'il n'était pas toujours avec nous ; je garde le souvenir d'une profonde tristesse chaque fois qu'il s'absentait.

Petite, il me manquait tellement lorsque j'étais en France que mes voyages en Grèce étaient de grands moments de joie. Il m'arrivait de ne pas voir mon père pendant des mois et, comme nous ne parlions pas la même langue, on communiquait très peu par téléphone. Alors, une fois là-bas, j'étais comme qui dirait accrochée à lui. À cette période, mon père roulait sur l'or. Il menait un grand train de vie, sa maison était immense, sa voiture luxueuse, et j'en profitais pleinement ! C'était rare qu'il me refuse quoi que ce soit. Et, comme il me confiait souvent à la famille, pour s'excuser de travailler autant il

m'offrait tout ce que je voulais : jeux électroniques, baskets, vêtements ; j'étais très gâtée. Cela avait de vraies conséquences sur mon éducation lorsque je rentrais chez moi, où tout avait de nouveau un prix. Il me fallait bien travailler à l'école pour mériter une récompense, être sage pendant des semaines avant de recevoir un jeu, alors que chez mon père, quoi que je fasse, j'obtenais tout ce que je voulais. Si nous communiquions difficilement, il savait tout de même me poser les questions essentielles : est-ce que j'avais faim ? soif ? En dehors de ces considérations pratiques, nous peinions à avoir de vraies discussions. C'était frustrant de ne pouvoir interroger mon père sur des sujets qui me contrariaient, et cette frustration n'est allée qu'en s'accroissant. Si, jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai vu mon père deux à trois fois chaque année, en grandissant j'ai commencé à préférer les colonies ou les copines qui m'invitaient à passer les vacances chez elles. Progressivement, mon père et moi nous sommes ainsi éloignés l'un de l'autre. Nous ne nous appelions que pour les grandes occasions, je lui en voulais de laisser s'écouler tant de temps sans prendre de mes nouvelles. Il me manquait, beaucoup même, et j'avais l'impression qu'il était en train de m'abandonner.

Plus tard, à l'aube de ma quinzième année, lorsque j'ai mieux maîtrisé l'anglais, il était déjà trop tard, quelque chose s'était brisé entre nous. C'est comme si dans ses longs silences j'entendais : « Je n'ai pas besoin de toi, ma fille. » Je me suis détachée de lui pour moins ressentir son absence, dans tous les sens du terme. Je dois admettre qu'au fil des années, il avait fait de réels efforts en langue française, mais son vocabulaire restait trop limité pour que nous puissions avoir de vrais échanges et apprendre à nous connaître enfin. Inévitablement, nous avons

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 107540 ()
Imprimé en France

